

chans. Or, j'estime la valeur du produit des carottes à mille chars de navets; ou trois-cent chars de foin; et c'est d'après l'expérience que je parle.

"J'ai trouvé que la meilleure méthode de tirer les carottes de terre était une fourche à quatre branches. Un homme ouvre avec cet instrument la terre à la profondeur de 6 ou 8 pouces sans endommager les carottes; un petit gargon le suit, les ramasse et les met en tas.

"Je remarquai que toutes espèces de bestiaux mangeaient les choux avec autant d'avidité que les navets, et que, s'étant accoutumés insensiblement à manger les carottes, ils commençaient à les préférer aux choux. Je conduisis d'abord les choux et les carottes, et ensuite les carottes et les navets, du champ où ils avaient oru, dans un enclos; et là, sans autre préparation que d'en secouer un peu la terre, je les dispersai sur le sol, afin que le bétail pût manger le tout ensemble.

"Le premier troupeau nourri de cette façon était de douze bœufs et de 40 moutons qui n'avaient encore que deux ans, une vache et une génisse de trois ans. Enfin j'y ajoutai 17 bœufs venus d'Écosse.

"Je dois observer ici, qu'après avoir consommé ma provision de choux, j'employai pendant quelques jours une charge de navets; ce qui, avec trois charges de carottes, suffisait pour nourrir tout ce bétail. De là je pouvais conclure avec raison qu'une charge de carotte équivalait à peu près, à deux charges de navets, et qu'aucun fourrage n'engraisse autant que les carottes. Cette nourriture leur répugnait un peu dans le commencement; mais dès qu'ils y sont accoutumés ils la préfèrent à toute autre.

"La grande quantité de carottes que j'avais cultivées me fournit encore l'occasion d'essayer quel avantage on en retirerait si on les donnait à manger aux vaches, brebis, chevaux et cochons que l'on garde dans les écuries.

"Ce fut alors (au mois d'avril) que je tâchai de trouver un moyen de tirer mes carottes de la terre avec moins d'embarras et plus de vitesse que je ne faisais auparavant; je me déterminai à me servir de charrue à petit soc. Comme elle va doucement et que le soc ouvre la terre, il y a peu de racines endommagées. Le soir fait sortir de la terre la plupart des carottes, et la herse finit par les enlever. Il est impossible qu'il ne reste pas toujours quelques carottes enfouies dans la terre; mais comme aussitôt que cette récolte est relevée, il faut labourer le champ et le herse, alors ce qui reste est ramené sur la terre, on y conduit le bétail, qui n'en laisse aucune. De cette manière rien n'est perdu.

"L'expérience m'a prouvé que les vaches donnent beaucoup plus de lait, un beurre de meilleure qualité, et qu'elles, ainsi que les brebis, se portent beaucoup mieux lorsqu'elles mangent des carottes. Cet avantage est encore manifeste sur les agneaux qui naissent dans cette saison.

"En novembre 1763, je commençai à nourrir avec des carottes seize chevaux qui faisaient tous mes ouvrages de la campagne. Je ne leur donnai ni foin ni graine, mais quelque peu de paille et de pois. Ils furent aussi nourris jusqu'au mois d'avril. Comme ils travaillaient beaucoup, ils eurent à cette époque un peu d'avoine, et les carottes ont été leur principale nourriture jusqu'à la fin de mai qu'ils furent mis au vert. Cependant mes chevaux ne se portèrent jamais mieux, et ne firent jamais plus activement leur ouvrage.

"Je donnais à ces seize chevaux deux charges de carottes par semaine, et, suivant mon calcul, ces deux charges m'épargnaient pour le moins un char de foin. Dans le com-

mencement, je faisais couper la tête et la queue de ces carottes avant de les donner aux chevaux; et ces rebuts servaient à la nourriture des cochons: je m'aperçus bientôt que les chevaux mangeaient avec autant de plaisir les deux extrémités que le corps de la racine. Le cochon mange avec avidité cette plante, et elle l'engraisse beaucoup.

"Il en coûte plus pour mettre un champ en carottes qu'en navets, parce qu'il exige des labours plus profonds et plus de sarclage; mais le bénéfice est beaucoup plus considérable; les navets sont très-sujets à manquer, et souvent ils pourrissent au premier printemps. La durée de la carotte est plus assurée et plus longue, objet très-précieux dans cette saison, où les fourrages sont épuisés.

"On doit ajouter à ces détails que ces trente arpents et demi donneront l'année suivante une récolte prodigieuse en grains."

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles que nous recevons de Rome constatent que le Saint-Père se porte bien et reçoit tous les jours, et qu'il y a dans cette ville un va et vient continu au Vatican: des prêtres de tous pays, des évêques, des collèges, des instituts, des moines, des religieuses de tous les ordres, des groupes d'étrangers succèdent les uns aux autres, conduits tous par un même désir, le désir de saluer, d'honorer, d'admirer l'homme auquel la Providence accorde le plus long règne qui fut jamais et qu'elle entoure d'une auréole de vicissitudes et de vertus plus lumineuse que celle des grands conquérants.

"C'est par certains qu'il faut énumérer les fidèles que Sa Sainteté reçoit tous les jours. Les salles du Vatican ne désespèrent jamais, et chaque jour l'auguste vieillard prisonnier sait trouver de nouveaux et éloquents accents pour instruire et diriger ses fidèles dans la voie du salut et de la vie.

"Après tout, Pie IX est un conquérant immense; il est vainqueur de bien autre chose que de territoires épars; il est vainqueur de la révolution universelle.

"Un grand pèlerinage, à Rome, s'organise en ce moment en Allemagne. Il doit avoir eu lieu, à ce que l'on assure, vers le 16 juin.

— Pie IX entra le 13 mai, dans sa quatre vingt quatrième année. Verra-t-elle la fin de sa captivité? C'est le secret de Dieu et notre secret à nous, le secret de nos prières et de notre conversion.

Voici les réflexions que nous lisons dans le journal de Rome, à ce sujet:

Nous prions pour le Pape captif, ce n'est point une nouveauté: dans son enfance, le petit Mastai priait pour Pie VI, comme nous prions aujourd'hui pour le comte Mastai devenu Pie IX.

C'était en 1799, la pieuse mère de celui qui devait être le grand Pape du dix-neuvième siècle, dit un jour à son enfant d'ajouter à sa prière du matin et du soir un *Pater* et un *Ave* pour le Pape persécuté. Et l'enfant avait répondu: "Oh! oui, je veux prier pour le Saint-Père, et je vous le promets, ma prière va être bien bonne." Depuis ce jour matin et soir, le jeune enfant rappelait à sa mère la prière qu'il devait dire ensemble à la Sainte Vierge, pour le Chef de l'Eglise.

Un soir, la comtesse embrassa son fils en pleurant.

— Cher fils, oh! comme il faut prier ce soir, avec fervour pour le Saint-Père! Les malheurs qu'on appréh-